Osez le Féminisme !

www.osezlefeminisme.fr – n° 44 – janvier 2017

ÉDITO

2017 !

Toute l'équipe d'Osez le Féminisme ! vous souhaite une très belle nouvelle année, pleine de joies, d'épanouissement et d'émancipation. Les vœux sont toujours l'occasion de faire un bilan, en plus de prendre des résolutions… Parmi lesquelles ne pas oublier de réadhérer ;-)

En 2016 notre association a encore une fois endossé une grande responsabilité : porter un message d'égalité, sur tous les sujets, partout en France ! Nous avons manifesté ensemble contre les violences économiques, discuté avec des féministes de plus de dix pays lors du SummerCamp, organisé des caféministes, célébré le vote de la loi d'abolition de la prostitution, expliqué devant des magasins de jouets pourquoi nous en avons Marre du Rose, beaucoup écrit, pour ce journal comme pour notre tout nouveau féministoclic ! Matrimoine, défense du droit à l'IVG, création d'une campagne Stop Agresseurs… Il y a eu tant de combats ! Tant de victoires ! Et tant de… mécontent.e.s.

Oui, certain.e.s sauront toujours mieux que nous quelles devraient être les priorités et comment nous pourrions être plus efficaces.

Mais, savent-ils le plus important ? La chose à retenir pour l'année qui vient ? Notre résolution phare ?

On vous confie ce grand secret : en 2017, on continuera, on défendra l'égalité, tout le temps, partout.

Et ça va barder !

AGENDA

Samedi 21 janvier 2017, 14h
« Women's March in Paris ». Jour de l'investiture de Trump. Départ du « Mur de la Paix », École militaire, jusqu'au Trocadéro.

Mercredi 25 janvier 2017, 19h30
FeministTalk d'Osez le Féminisme ! Paris, Maison des associations, 14ème. Les injonctions et stéréotypes liés à l'âge.

Mercredi 8 mars 2017
Journée internationale de lutte pour le droit des femmes.

Samedi 18 et Dimanche 19 mars 2017
FeministCamp à Rambouillet. Week-end de formations, d'ateliers et de rencontres des militantes d'Osez le Féminisme ! de toute la France.

QUI SOMMES-NOUS ?

Parce que nous considérons que l'émancipation de toutes et tous passe par l'égalité, nous nous rassemblons, femmes et hommes, militantes et militants aux expériences diverses, pour prendre part au combat féministe. Violences, discriminations, dominations, oppressions, nous en avons assez. Nous affirmons les valeurs universelles portées par le féminisme, combat progressiste pour l'égalité et la laïcité.

ISSN 2107-0202 - contact@osezlefeminisme.fr - www.osezlefeminisme.fr

Deux autrices racisées récompensées

Le 3 novembre, le prix Goncourt a été remis à la franco-marocaine Leïla Slimani et le prix Renaudot a été attribué à Yasmina Reza, femme métisse, d'origine iranienne, russe et hongroise. La dernière fois que deux femmes de lettres ont été récompensées remonte à 1998. Seules douze femmes ont reçu le Goncourt depuis sa création en 1903, soit 10,5 % des récompensé.e.s. Ce taux est de 16,7 % pour le Renaudot. Depuis 2009, sur les huit derniers lauréat.e.s du Renaudot, il y a une parité parfaite entre hommes et femmes, dont une autrice rwandaise. Et pour le Goncourt sur la même période, il y a eu trois femmes primées, dont la célèbre Marie N'Diaye. Ces récompenses témoignent d'une volonté de plus d'égalité et de mixité. En France, la Culture et les cultures se conjuguent de mieux en mieux au féminin.

Maya

Leïla Slimani

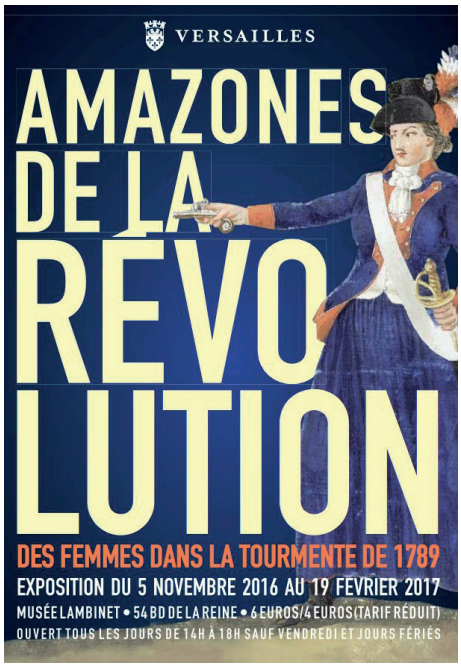
Yasmina Reza

Ils sont de retour !

Munis de leurs drapeaux roses et bleus, ils ont défilé à Paris ce 16 octobre. Sourcils froncés et regards durcis, les bras levés ils scandaient : « Ne plus subir ». Ce qu'ils endurent ? La loi Taubira de 2013 qui autorise le mariage pour les lesbiennes et les homosexuels. Ce qu'ils veulent ? Son abrogation. Aussi, ils s'opposent férocement à la PMA et à la GPA. Leur conception de la famille ? Une Maman, un Papa et des enfants. Quel manque d'imagination ! Désormais, ils pourront faire part de leurs pleurnicheries à François Fillon récemment devenu candidat de la présidentielle 2017.

Mathilde Pacaux

Les amazones de la Révolution



Poissarde, femme-soldat, émeutière, incendiaire, criminelle, aliénée… Ces stéréotypes esquissent le portrait à charge de la combattante révolutionnaire : des allégories aux caricatures, ces femmes ont imprégné la culture à travers les siècles. L'exposition « Amazones de la Révolution » au musée Lambinet à Versailles montre jusqu'au 19 février 2017 combien les femmes ont compté même lorsque l'histoire ne retient que quelques noms : Charlotte Corday, Olympe de Gouges, Théroigne de Méricourt ou Manon Roland.

Florence

Les cinq bonnes nouvelles de l'élection américaine :

Le 20 janvier, jour où Donald Trump deviendra de manière effective le nouveau président des États-Unis, nous risquons de retomber dans l'effroi du 9 novembre, le redoutable mercredi où nous avons appris qu'il avait été élu. Afin de passer ce cap difficile, voici cinq bonnes nouvelles : l'élection de cinq femmes démocrates représentant la réelle richesse et diversité du pays.

Trois sénatrices : Kamala Harris, première femme d'origine indienne ; Catherine Cortez Masto, première femme d'origine latino-américaine ; Tammy Duckworth d'origine asiatique, et en situation de handicap. Ilhan Omar, élue députée, a quitté la Somalie en guerre à l'âge de 8 ans et a commencé sa carrière politique comme simple militante. Enfin, Kate Brown va être aujourd'hui la seule personne ouvertement bisexuelle à occuper un siège de gouverneure.

Cécile Girard

1

2

3

4

5

1. Kamala Harris ; 2. Catherine Cortez Masto ; 3. Tammy Duckworth ; 4. Ilhan Omar ; 5. Kate Brown.

DONALD TRUMP OU LA VICTOIRE DE L'ANTIFÉMINISME

Le 45e président américain, Donald Trump, commencera son mandat le 20 janvier. Retour sur une campagne et une élection qui ont soulevé avec acuité la question de la légitimité des femmes en politique et, plus largement, de la perpétuation de la domination patriarcale dans la société.

> **« Donald Trump, (…) s'il est élu, sera un vrai cauchemar pour les femmes. Nous représentions 53 % des électeurs en 2012, et si nous allons voter encore cette année, nous pouvons l'arrêter. Rejoignez notre combat », expliquait le site Women can stop Trump durant la campagne électorale.**

Pour marquer leur désapprobation face aux positions ouvertement misogynes et anti-féministes de Trump, les femmes américaines organisent une marche à Washington, le 21 janvier 2017, jour de l'investiture du nouveau président.

Une campagne électorale marquée par la violence sexiste

Cette campagne qui a opposé Donald Trump à Hillary Clinton s'est distinguée par sa violence sexiste. Ainsi, le New York Times a recensé 422 attaques directes de Trump contre Hillary Clinton via Twitter. La campagne du milliardaire a pris un tour massivement misogyne lorsque le parti républicain a édité des badges électoraux clamant : « Ne vote pas pour une salope, la vie en est déjà une ».

Les féministes américaines se sont donc fortement mobilisées, envahissant la toile avec des mots d'ordre comme « Le 8 novembre, la chatte contre-attaque », ou s'affichant, telle Lena Dunham, actrice et réalisatrice de *Girls*, aux côtés de la candidate démocrate.

« Face à l'incarnation vivante de l'âme sexiste de ce pays » selon les mots de la féministe Rebecca Traister, la campagne a réuni des féministes pourtant divisées lors des primaires, car beaucoup de femmes ne se reconnaissaient pas dans le féminisme très élitiste de Clinton. Cependant, la démocrate s'est aussi engagée sur de nombreux thèmes chers aux organisations féministes comme la défense du droit à l'avortement.

Le Gender Gap à l'épreuve au moment du vote

L'objectif visé par les féministes durant la campagne était que le Gender Gap fonctionne à plein et permette à Hillary Clinton d'être élue. De fait, elle a connu le Gender Gap le plus important depuis 1996 : 42 % des femmes ont voté pour Trump contre 53 % des hommes. Et si Donald Trump a remporté le vote de 62 % des femmes blanches non diplômées, Hillary Clinton a été largement gagnante chez les femmes noires avec 94 % des suffrages.

Les dynamiques de genre ont donc joué un rôle majeur dans ces élections ainsi que dans la campagne qui a précédé. Et pourtant cela n'a pas suffi. La victoire de Trump est révélatrice de l'ambivalence des électeurs américains face à la place des femmes en politique : les sondages de sortie des urnes semblaient affirmer que le fait d'élire la première femme présidente des États-Unis n'avait guère pesé dans le choix de l'électorat féminin.

Une défaite de genre

La campagne de Trump « a libéré la pensée de ses militants » explique Kelly Dittmar, professeure en sciences politiques à l'université de Rutgers. Car, selon le journaliste Adam Schatz, les « Trumpiens » appartiennent à un électorat blanc masculin, revendiquant une position de domination naturelle sur l'ensemble de la société et tenant à conserver ses privilèges.

La mobilisation de cet électorat n'a pas pu être contrebalancée par celle des organisations féministes. Hillary Clinton n'a jamais joui d'une réelle popularité. Mais beaucoup des critiques dont elle a fait l'objet s'expliquent par une misogynie mal assumée. Les accusations d'opportunisme liées à son ralliement à certaines idées de Bernie Sanders sont dues, selon Schatz, au fait que, pour les Américains, les hommes ont le droit de se dédire pour gagner alors que les femmes qui le font sont « sans scrupules ».

Déjà, tout au long de la carrière politique de son mari, Clinton s'est retrouvée au centre des débats concernant le rôle des femmes dans la société, analyse Ruth Mandel, professeure à l'université de Rutgers. Ces critiques sexistes l'ont suivie lorsqu'elle a occupé un rôle politique de premier plan. Et ce sont, au moment du vote, ces conservatismes qui ont refait surface. Le pouvoir exécutif demeure encore un attribut masculin aux États-Unis.

Et après ?

À l'annonce des résultats, cette victoire a été qualifiée de cauchemar national. Pourtant, malgré la défaite, la lutte continue. L'actrice Chloë Grace Moretz, très engagée en faveur d'Hillary Clinton, a publié un long texte sur Instagram dans lequel elle déclarait : « Nous nous battrons pour nos droits, et serons entendues ». Les manifestations qui ont eu lieu à travers le pays au lendemain du résultat de l'élection présidentielle ne sont sans doute que le premier signe de ce combat pour les droits, dans lequel les mots d'ordre féministes vont prendre toute leur place.

Claire Besné

DEVENIR CENTENAIRE EN 2017

«Les femmes centenaires d'aujourd'hui – on en compte 20 000 en France – ont vécu tous les bouleversements du XXe siècle.»

En France, deux fois plus de femmes que d'hommes atteignent 85 ans et elles représentent près de 90 % des centenaires. Quelles problématiques affrontent ces femmes en matière d'isolement, de dépendance ou de santé sexuelle et reproductive ?

Le vieillissement de la population est une conséquence de la transition démographique. Jusqu'à présent, il a surtout touché les pays du Nord, dont la fécondité et la mortalité ont beaucoup baissé, mais il commence également à toucher les pays du Sud et devrait être l'un des grands changements sociaux de l'humanité au cours du XXIe siècle.

Les femmes centenaires d'aujourd'hui – on en compte 20 000 en France – ont vécu tous les bouleversements du XXe siècle. Elles sont nées de mères habillées de jupes longues ; elles ont été la première génération à accéder à l'enseignement secondaire ; elles ont connu le suffrage universel masculin, qu'on appelait alors suffrage universel ; elles ont vécu majoritairement à la campagne jusqu'à l'après-guerre et travaillé sans compter dans des fermes où, en tant que conjointes d'agriculteurs, elles n'avaient aucun statut ni aucun droit ; puis elles ont conquis de haute lutte les droits des salariées dans l'industrie où elles sont entrées en masse lors des Trente Glorieuses, sans en retirer autant de bénéfices que leurs compagnons. Les retraites, les avancées sociales et les progrès techniques pour lesquels elles se sont battues ont surtout profité aux hommes. À l'heure actuelle, elles jouissent d'une retraite inférieure de 42 % en moyenne à celle d'un homme.

La dépendance

Les femmes sont également les principales pourvoyeuses d'aide au sein de la famille : elles connaissent les situations de dépendance pour les avoir gérées chez leurs parents et/ou beaux-parents souvent dès le début de leur retraite et, un peu plus tard, chez leur conjoint.

Les hommes ont, à l'inverse, plus de difficultés à assumer la perte d'autonomie de leur épouse et ont, par exemple, plus souvent recours à leur placement en établissement : 6 % des hommes mariés âgés de 85 ans et plus vivent en maison de retraite contre plus de 11 % des femmes (14,5 % et 27 % chez les 95 ans et plus). De même, lorsqu'ils sont aidants principaux, ils ont plus souvent recours à des aides professionnelles. En outre, les femmes remplissent plus fréquemment ce rôle de soutien en tant que filles ou belles-filles, ou même ex-belles-filles (dans 60 % des cas).

Contrairement aux hommes, les femmes très âgées vivent majoritairement cette situation sans conjoint auprès d'elles pour les soutenir. Après un divorce ou une séparation, elles sont plus nombreuses que les hommes à ne pas reprendre une vie conjugale et à vieillir seules. L'instabilité conjugale de plusieurs générations entre en ligne de compte dans la gestion intrafamiliale

Thérèse Clerc, c'est cette figure de la militante engagée qui fait bouger les lignes de force. Dans l'après 68, elle s'affranchit de son rôle de femme au foyer et abandonne la distribution de *Témoignage Chrétien* pour militer au MLAC et au MLF. En clair, Thérèse se libère et se forge une conscience féministe qui s'ancre à Montreuil, lieu de tous les engagements de cette femme qui s'émancipe des idées omniscientes du patriarcat de l'époque. Dans ce qui préfigure la loi Veil, elle pratiquera des avortements militants en accompagnant les femmes dans leur détresse intime. Thérèse Clerc, c'est 40 ans de combats féministes, de mobilisations tirées d'une culture citoyenne dont les enseignements changent le monde. En 1997 elle crée la *Maison des femmes* à Montreuil, un « lieu ressource » pour accompagner les femmes victimes de violences conjugales. Sensible à la question du vieillissement des femmes et aux inégalités de traitement auxquelles il donne lieu, elle propose un projet novateur : la *Maison des Babayagas.* Cette structure qui ouvre ses portes en 2012 est un lieu de vie solidaire, autogéré par des femmes colocataires âgées de 60 à 80 ans. Thérèse Clerc est une citoyenne féministe engagée au service de causes qui ont aidé à l'émancipation des femmes. En février dernier, après une ultime lutte, elle s'en est allée à l'âge de 88 ans.

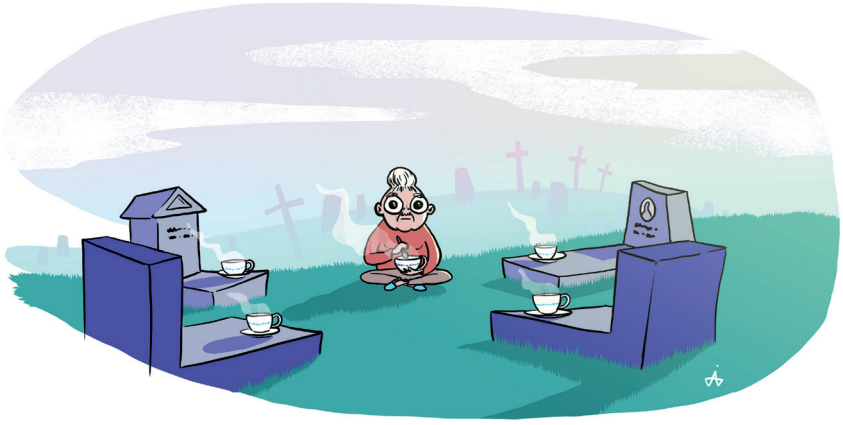
Lynda

de la dépendance : une fille élevant seule ses propres enfants a moins de temps et de ressources pour venir en aide à ses parents âgés. L'aidante peut être aussi une ex-belle-fille.

La santé sexuelle et reproductive

Les femmes âgées de 80 ans et plus aujourd'hui n'ont pas ou quasiment pas connu les moyens de contraception modernes. Lorsqu'elles étaient en âge de procréer, elles vivaient dans la peur d'être enceintes, puis lorsqu'elles l'étaient, d'en mourir, enfin de perdre leurs enfants : elles ont été avec leur progéniture encore très touchées par la mortalité périnatale et infantile, dont les taux ont beaucoup baissé dans les années 1950. La plupart d'entre elles ont connu des grossesses non désirées, voire des avortements artisanaux et clandestins, donc dangereux. Par ailleurs, le suivi des grossesses s'est considérablement développé depuis cette époque. Les accouchements non médicalisés étaient encore fréquents jusque dans les années 1950. La musculation du périnée ne s'est généralisée dans les séances de préparation à l'accouchement que depuis les années 1980. Depuis cette même époque, la surveillance des battements du cœur du fœtus par écho-Doppler a permis de réduire la durée des accouchements grâce à des médicaments, ce qui a diminué les risques pour le bébé et pour la mère. Sans suivi gynécologique, ces femmes portent des lésions au périnée, voire des nécroses des tissus du périnée, toute leur vie, avec leurs cortèges de dysfonctionnements urinaires et sexuels.

Plus de la moitié des femmes de plus de 55 ans qui ont accouché souffrent d'incontinence urinaire et, au-delà de 80 ans, l'incontinence urinaire due entre autres au prolapsus pelvien – couramment appelé descente d'organe – est encore plus fréquente. Ce sont des problèmes de santé bien plus fréquents que la maladie d'Alzheimer ou le diabète, mais dont on ne parle quasiment pas.



L'isolement

Une femme sur quatre subit des violences sexuelles au cours de sa vie. Les traumatismes provoqués se cumulent dans le grand âge et sont parfois réactivés par la perte de la mobilité, qui rend une fuite impossible en cas d'agression.

> **« la perte de toute relation sociale est un grand motif de souffrance chez les personnes très âgées »**

Les crises d'angoisse que connaissent alors certaines femmes ayant perdu brusquement leur mobilité peuvent être dues à ces souvenirs traumatiques. Ils peuvent aussi être réactivés par le caractère intrusif des soins corporels prodigués dans la gestion de l'incontinence. La formation et la sensibilité des soignant.e.s est de toute première importance pour faire face à ces situations.

Enfin, la perte de toute relation sociale est un grand motif de souffrance chez les personnes très âgées, dont « toutes les amies sont mortes » et les descendants éloignés. Voir leurs enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants rythme et anime le temps qui passe souvent trop lentement.

Florence

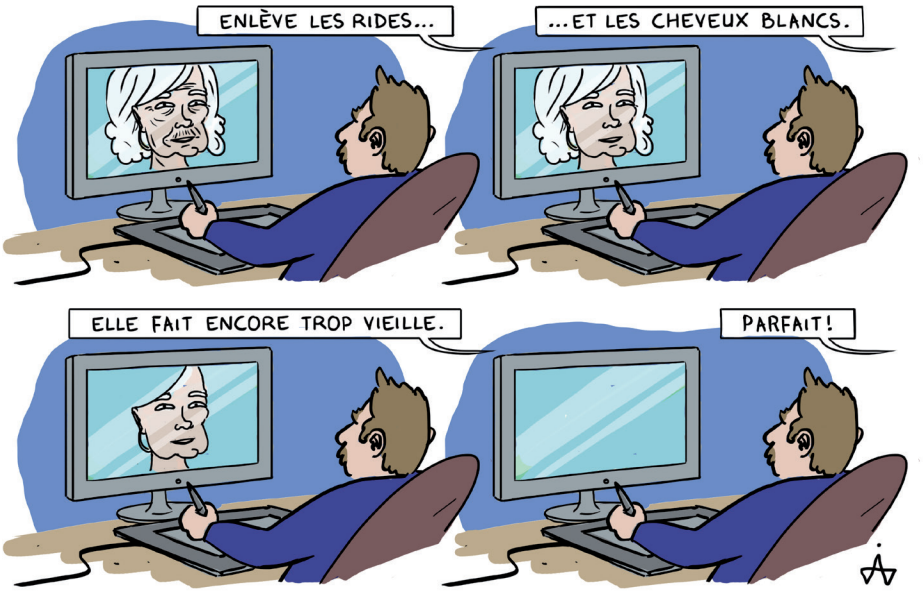
Ménopause : entre mythe sexiste et réalité

La ménopause est le moment charnière de la vie des femmes qui se caractérise par l'arrêt des menstruations. Les ovaires n'étant plus fonctionnels, ils entraînent un déséquilibre hormonal à l'origine parfois de « symptômes » comme les bouffées de chaleur, des changements d'humeur, des troubles du sommeil, ou une prise de poids. Au cours du XXe siècle, la ménopause est pathologisée et médicalisée. Dès 1950, l'industrie pharmaceutique promet aux femmes de préserver, grâce à leurs traitements hormonaux de substitution, leur « féminité », « jeunesse » et « séduction ». Le corps de la ménopause se voit ainsi « discipliné » et maintenu au sein des codes normatifs de la féminité. Au début des années 2000, le danger de ces traitements, alors largement prescrits et sur longue durée, est démontré, puis leur application est limitée à des femmes aux symptômes sévères.

Il reste encore à combattre aujourd'hui le stéréotype sexiste liant la ménopause avec la décrépitude du corps féminin. Vers l'âge de 50 ans, c'est aussi le moment où les enfants quittent le foyer et où les femmes peuvent être fragilisées professionnellement. À nous, féministes, de montrer que cet âge peut être aussi celui de la libération du temps pour soi, libération d'un corps assumé hors des normes de perfection patriarcales !

Marion

Sois jeune ou cache-toi : le problème de l'âgisme



On ouvre un magazine féminin : « comment bien vieillir », « vais-je vieillir comme ma mère », ou encore « Jennifer Aniston : pourquoi elle refuse de vieillir ». On allume la télé : « ce qui trahit votre âge », « résultat : je parais cinq ans de moins », ou bien : « mon secret pour avoir l'air plus jeune ». Soupir d'exaspération. Rester jeune, bien vieillir, ne pas faire son âge, la jeunesse nous est imposée à coup de crème antiride hors de prix.

Courant et peu médiatisé, l'âgisme est une forme de discrimination, de ségrégation à l'encontre des personnes âgées. Ce phénomène est accentué par la tendance sociétale du jeunisme qui oblige la population, en particulier les femmes, à avoir l'air jeune, sous peine d'être blâmée à la première ride, au premier cheveu blanc. Les femmes sont confrontées à des modèles de représentation fantasmés par le patriarcat, desquels le moindre signe physique de vieillissement a été éliminé par chirurgie esthétique ou Photoshop. De plus, dans les médias, au cinéma ou dans les publicités, seules des femmes jeunes tiennent l'affiche, excepté de rares exemples. Il en résulte un effacement de la femme vieille, comme si, passé un certain âge, elle devenait obsolète, inutile.

Cette représentation oppressive de la femme jeune, en modèle standard de la féminité, sert les intérêts économiques des laboratoires cosmétiques et pharmaceutiques qui en profitent pour sortir des gammes de crèmes prétendument antirides, bien souvent très coûteuses, dont ils vantent les miracles dans des spots publicitaires télévisés diffusés à heure de grande écoute, dans une stratégie d'humiliation de la femme vieillissante. Les médias féminins corroborent cette mortification à coup d'articles donnant des conseils en matière de chirurgie esthétique anti-âge ou de soins antirides. Présentées de manière anodine, ces idées infiltrent la société ; le poison du jeunisme se répand en provoquant le rejet de la vieillesse.

La discrimination sexiste par l'âge est aussi propagée par l'utilisation du titre « mademoiselle ». Même si le Conseil d'État a validé, en 2012, une circulaire prônant la suppression de ce terme des documents administratifs, il est toujours employé couramment. Son utilisation stigmatisante divise les femmes en deux catégories selon leur statut marital, mais aussi selon leur âge. Elle perpétue une opposition entre femme jeune, bien à s'approprier, et femme vieille, objet non désirable et non désiré : deux carcans rigides, stratégie âgiste d'oppression patriarcale.

L'âgisme, combiné au jeunisme, condamne un phénomène naturel qui touche tous les êtres vivants : le vieillissement. Ces deux tendances toxiques donnent des complexes aux femmes, forcées de se plier aux règles de représentation discriminantes imposées par le patriarcat.

Clémentine Sabrié

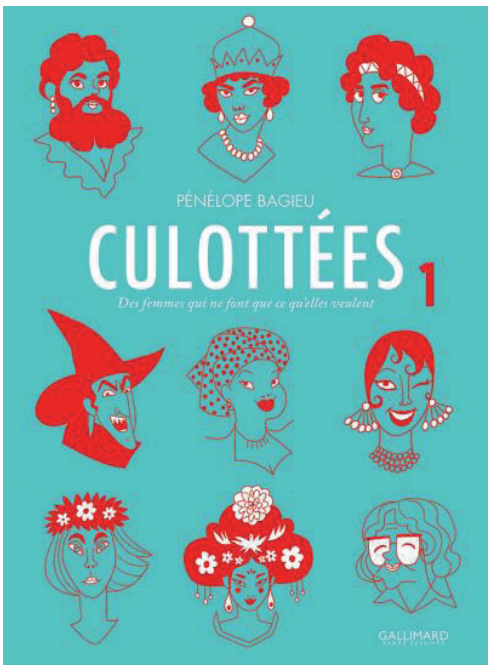
Lesbianisme et vieillesse

La « grey pride » vient de se lancer en Île-de-France : une nouvelle association ayant pour objectif d'aider les seniors LGBT à affronter leur vieillissement sereinement. Il y a un réel besoin. Beaucoup de lesbiennes réorganisent leur vie à l'arrivée de la retraite en accordant moins d'importance au couple et plus à la proximité avec un groupe d'amies au sein duquel la solidarité est essentielle. Ainsi s'organisent des cohabitations non-conjugales, permettant de porter ensemble les soucis et de profiter des années de vie à venir.

Florence

CULOTTÉES

Interview de Pénélope Bagieu, illustratrice et dessinatrice de bande-dessinée. Elle a publié en septembre 2016 le recueil de BD *Culottées, des femmes qui ne font que ce qu'elles veulent.* Le tome 2 paraîtra le 26 janvier 2017.



Comment t'est venue l'idée du projet les Culottées ?

Il y avait plein d'histoires de femmes plus ou moins connues, dont j'avais entendu parler et qui me hantaient. J'ai commencé par chercher un prétexte pour les caser en arrière-plan d'une autre histoire, puis je me suis rendu compte qu'elles justifiaient une histoire à elles toutes seules. Ça valait le coup de parler de ces femmes juste pour que les gens se disent « c'est fou, je n'étais pas du tout au courant » et qu'ils aient envie d'en savoir plus.

Comment les as-tu choisies ?

Quand je me suis posé la question de ce qui m'intéressait chez ces femmes, je me suis rendu compte que toutes se sont dit, à un moment de leur vie : « ça suffit, j'en ai marre qu'on me dise ce que je dois faire, je vais faire ce que je veux ! ». À des époques variées, où il était encore plus compliqué qu'aujourd'hui d'être une femme.

Ces femmes me font vibrer, elles m'inspirent, car non seulement on n'entend jamais parler d'elles, mais en plus leurs qualités et leurs compétences ne sont pas du tout valorisées chez les femmes : par exemple, Wu Zetian qui était une impératrice, avait toutes les qualités requises chez un empereur… sauf que ces qualités étaient décriées chez elle parce qu'elle était une femme !

Vois-tu ces femmes comme des féministes, des héroïnes qui font partie d'un matrimoine ?

Oui, elles étaient féministes, car quelle que soit l'époque, elles revendiquaient toutes le droit de faire la même chose que les hommes. Parmi les femmes que j'ai choisies, il y a des artistes, militantes, scientifiques et même une vieille dame qui a simplement sauvé un phare. Chacune, dans sa carrière, semble avoir choisi le domaine dans lequel être une femme est le plus difficile… et en fait non, c'est difficile partout !

Pourquoi ne connaît-on pas ces femmes ?

Elles sont souvent l'élément « femme » d'une liste d'hommes, donc on se dit « c'est bon, on en tient une », et on ne va pas plus loin. On a la femme alibi, le quota… Par exemple, on a une scientifique, Marie Skłodowska-Curie, et elle sert de prétexte pour ne jamais mettre en valeur toutes les autres.

Quand j'ai travaillé sur la vulcanologue Katia Kraft, impossible de trouver des documents sur Katia toute seule : c'est toujours Maurice et Katia. Les ouvrages de scientifiques qui travaillaient avec eux parlent énormément de Maurice et effacent complètement Katia, en faisant référence à sa douceur, à son caractère. Et là, tu te rends bien compte qu'il y a un problème, que ça n'est pas vrai, qu'elle ne pouvait pas être que ça ! Elle était elle-même vulcanologue. Dans un binôme de travail avec son mari, ses seules qualités ne pouvaient pas être de calmer les colères de Maurice !

(la suite sur Feministoclic)

Propos recueillis par Marie Allibert

Alerta Feminista : une nouvelle association !

Le dimanche 13 août dernier, alors que plusieurs centaines de milliers de personnes se rassemblaient au Pérou sous le mot d'ordre « Ni Una Menos », une manifestation avait lieu sur l'esplanade du Trocadéro à Paris. Des militantes de ce mouvement, originaires d'Amérique latine et installées en France, ont en effet souhaité montrer leur solidarité, par-delà les frontières, aux femmes victimes des violences masculines.

Dans la foulée de ce succès et pour amplifier le mouvement, les organisatrices de ce rassemblement se sont structurées en association en octobre. Se définissant comme internationaliste et se revendiquant de l'héritage des mouvements féministes français, l'association *Alerta Feminista* veut mettre en évidence les luttes particulières auxquelles doivent faire face les femmes latino-américaines, dans leurs pays d'origine et partout dans le monde.

Dès le 19 octobre, *Alerta Feminista* participait au rassemblement devant l'ambassade d'Argentine à Paris, organisé suite au féminicide dont Lucía Pérez avait été victime quelques jours auparavant. L'association a également participé à la grande manifestation unitaire du 25 novembre, journée mondiale de lutte pour l'élimination des violences contre les femmes.

Pour contacter l'association : alertafeministaasociacion@gmail.com

Paul

Du côté des organisations

Basta de femicidios !

En Argentine, toutes les 36 heures une femme est victime de féminicide. Le 8 octobre dernier, Lucia Pérez, âgée de 16 ans, a été droguée, violée et assassinée par deux hommes. Empalée sur un morceau de bois, elle est décédée dans d'atroces souffrances. La procureure en charge du dossier, María Isabel Sánchez, a dénoncé une « agression sexuelle inhumaine » jamais égalée dans son parcours. « J'ai vu des milliers de meurtres dans ma carrière mais je n'ai jamais vu quelque chose comme cela ». Selon l'ONG Mujeres de la Matria Latinoamerica (MUMALA), Lucia Pérez est la 226e femme tuée en Argentine en 2016. Sa mort a provoqué l'indignation et l'appel à la révolte. Le collectif *Ni una Menos* (« Pas une de moins ») a appelé les femmes du monde entier à faire grève entre 13h et 14h mercredi 19 octobre. Vêtues de noir, les Argentines, Chiliennes, Espagnoles ou encore Mexicaines ont déambulé dans les rues en brandissant des pancartes « Nosotros Paramos » (Nous faisons grève) et « Vivas Nos Queremos » (Vivantes, nous nous voulons). À 17h, un grand rassemblement a eu lieu dans la capitale de l'Argentine, à Buenos Aires. Sous la pluie, des dizaines de milliers d'Argentines se sont unies et ont envahi la place de Mai afin de dénoncer les crimes machistes dont elles sont victimes. En juin 2015, le collectif *Ni Una Menos* avait déjà rassemblé 200 000 personnes pour manifester contre ces violences faites aux femmes. Créé en 2015 par des journalistes, écrivaines et activistes, le collectif se définit comme « un cri collectif contre la violence machiste » afin de mettre un terme aux féminicides. Le mouvement a très rapidement pris de l'ampleur et s'est transformé en campagne collective. Cette manifestation était leur cinquième action de l'année. En France, nous avons également défilé dans les rues afin de leur témoigner notre soutien. Ensemble, nous sommes plus fortes.

Mathilde Pacaux

Chroniques du sexisme ordinaire

Féminisme : mot politique ou mot à la mode patriarcale ?

À les écouter, presque toute la politique en France serait féministe. Cologne, burkini, mondialisation...Depuis l'extrême gauche jusqu'aux néo-fascistes, c'est bien simple, chacun défendrait mieux les femmes que les militantes féministes tour à tour qualifiées de bourgeoises, d'aveugles, d'idéologues, d'islamo-gauchistes, etc.

Prenons deux exemples : Marine Le Pen n'hésite plus à citer Simone de Beauvoir et Olympe de Gouges. Ses propositions pour les femmes sont pourtant soit archaïques (salaire maternel), soit inexistantes (rien sur l'égalité professionnelle). Parfois, elles sont tout simplement hors-sujet : fermer les frontières pour réduire les violences : solution miracle à tous les problèmes, l'agriculture, la finance, l'emploi, les nuages radioactifs en été et les poux en hiver). Marine Le Pen pense qu'avec l'immigration l'égalité entre les hommes et les femmes sera détruite (comme si elle avait existé) et nous, nous avons peur pour le droit des femmes avec Marine Le Pen. De même, lors des primaires de la droite, Pénélope Fillon animait pour François « Les femmes avec Fillon », un mouvement qui n'est, figurez-vous, « pas que féministe et féminin » ! Elle voulait que l'on « voie l'homme qu'il est et qui comprend les femmes ». Nous sommes, malgré la poésie indiscutable du propos, peu convaincu-e-s par le féminisme du clan Fillon car son candidat de mari est opposé à l'avortement et défend un programme économique ultralibéral qui ne tient pas du tout compte de l'émancipation des femmes. Il ne faudrait tout de même pas être trop courageux sur ce sujet, pense-t-il sans doute, car il risquerait de donner « le sentiment que la France est un pays à prendre, comme une femme au fond », et ce serait tomber dans le pathos.

Surchargé de sens contradictoires, « féministe » ne signifierait alors plus rien. Dépouillé de son histoire et de son projet émancipateur, il serait réduit à une mode du moment ou à une posture électoraliste. À l'inverse, certain-e-s hésitent souvent à se dire féministes et on entend encore le fameux « je ne suis pas féministe, mais ». Notre voeu pour 2017 : donner de bonnes raisons à toutes et tous d'oser être pleinement et véritablement féministes.

Jean-Marie Coquard

Vous souhaitez recevoir le journal, participer à sa rédaction ou à sa diffusion ?

CONTACTEZ-NOUS

Envoyez vos coordonnées
contact@osezlefeminisme.fr
www.osezlefeminisme.fr

Comité de rédaction : Céline Trèfle
Logo : Mila Jeudy – Maquette : Olivia Sanchez
Éditrice : Osez le Féminisme !
Directrice de publication : Claire Serre-Combe
Dépôt légal : Bibliothèque Nationale de France
ISSN2107-0202
Imprimerie : Online Printers